

Médias et discours haineux

Compte-rendu de la deuxième conférence du 18 novembre 2024 du cycle de rencontres sur l'influence des médias et la désinformation

Le cycle de rencontres sur l'influence des médias et la désinformation souhaite stimuler le regard critique des citoyens sur l'actualité. Il bénéficie du soutien de l'Union européenne dans le cadre du projet GRACE dédié à la généralisation de l'éducation artistique à tous les citoyens, et cofinancé par le programme européen Interreg Grande Région 2021-2027. Ce cycle a un double objectif : mieux comprendre l'évolution des pratiques de diffusion et de circulation des informations sur l'Internet ; sensibiliser aux mécanismes de formation de l'opinion publique sur et dans les médias numériques.

Entre 2024 et 2026, l'Université de Lorraine (CREM - Céline Ségur et Laurence Corroy) et l'Université du Luxembourg (C²DH - Valérie Schafer) proposeront 6 conférences dans la Grande Région avec un.e chercheur.e en SHS, un.e journaliste et un.e animateur.ice spécialiste du sujet. Chaque conférence traitera d'un angle différent de l'influence des médias.

Le 18 novembre 2024, le Centre de Recherches sur les Médiations (CREM) de l'Université de Lorraine, le *Centre for Contemporary and Digital History* de l'Université de Luxembourg et la Ville de Metz ont organisé la deuxième conférence du cycle avec les modératrices :

- **Laurence Corroy** (Université de Lorraine) : Professeure en sciences de l'information et de la communication.
- **Céline Ségur** (Université de Lorraine) : Professeure en sciences de l'information et de la communication.
- **Valérie Schafer** (Université de Luxembourg) : Professeure d'histoire européenne contemporaine.

Ce compte-rendu est une retranscription éditorialisée de l'enregistrement de la séance. Le choix a été fait d'en conserver des formes d'oralité.



SOMMAIRE

| | |
|---|-----------|
| INTRODUCTION | 3 |
| INTERVENTION DE SAMUEL VERNET : « À PROPOS DE VIRALITE : CIRCULATION ET PERFORMATIVITE DES DISCOURS DE HAINE » | 4 |
| QU'EST-CE QU'UN DISCOURS DE HAINE ? | 5 |
| LA CIRCULATION DES DISCOURS DE HAINE | 7 |
| LA PERFORMATIVITÉ DES DISCOURS DE HAINE | 9 |
| LE RÔLE DES MÉDIAS « TRADITIONNELS » | 11 |
| INTERVENTION DE LAURENT DURASIN | 13 |
| UNE MONTÉE DES DISCOURS DE HAINE AU MOMENT DE LA CRISE COVID | 13 |
| UNE HOSTILITÉ ET UN EMBALLEMENT | 14 |
| DES PÉRIODES DE TENSION FAVORABLES AUX DISCOURS DE HAINE | 15 |
| DISCUSSION | 16 |

GRACE

Introduction

« Médias et discours haineux ». Telle était la thématique proposée pour la deuxième conférence sur l'influence des médias et la désinformation organisée le 18 novembre 2024 au sein du programme Interreg 2021 – 2027. Le projet GRACE dans lequel s'inscrit ce cycle est en effet dédié à la généralisation de l'éducation artistique à tous les citoyen-ne-s de la Grande Région, et porte une attention particulière à l'éducation aux médias et aux outils numériques comme composante de l'éducation artistique.

Engager un dialogue entre chercheur-e-s, professionnel-le-s des médias et citoyen-ne-s autour de ces enjeux complexes, pour mieux décrypter les médias, le numérique, ses usages mais aussi les contenus et infrastructures qui les supportent, ainsi que l'économie et les cultures médiatiques et numériques, est ainsi au cœur de ce cycle organisé dans la Grande Région par l'Université de Lorraine (CREM - Céline Ségur et Laurence Corroy) et l'Université du Luxembourg (C²DH- Valérie Schafer).

Cette deuxième rencontre visait à saisir les modalités, les acteurs, les dynamiques de la circulation des discours de haine, en tenant compte des évolutions médiatiques qui voient ceux-ci se déplacer au sein des médias de presse et audiovisuels, mais aussi des forums, sites web, et des réseaux socio-numériques. Qu'est-ce qu'un discours de haine ? Qu'est-ce qui en assure la circulation, voire la viralité ? Quel rôle les médias occupent-ils dans sa diffusion et peuvent-ils



contribuer à lutter contre eux ou en sont-ils au contraire des miroirs, voire des catalyseurs ?

En invitant Samuel Vernet, maître de conférences en sociolinguistique à l'Université d'Aix-Marseille et Laurent Duraisin, rédacteur en chef depuis 2020 de *Le Quotidien*, il s'agissait à la fois de penser les caractéristiques de ces discours de haine, leur production et dissémination, mais aussi de penser le rôle des médias et des professionnel-le-s de l'information dans cet écosystème en constante reconfiguration. À la fois chambre d'écho,

réceptacles, agents de diffusion - voire de légitimation (parfois involontaire) des discours de haine, les médias en sont aussi les cibles, comme l'éclaire le témoignage de Laurent Duraisin, montrant les ambiguïtés et difficultés de saisir, décrypter mais aussi répondre à ces phénomènes dont Samuel Vernet dissèque notamment pour nous la construction et la complexité linguistiques.

Intervention de Samuel Vernet : « À propos de viralité : circulation et performativité des discours de haine »



Samuel VERNET

Maitre de conférences en sociolinguistique à l'Université d'Aix-Marseille. Co-coordonnateur depuis sept ans du groupe de recherche international Draine (Haine et rupture sociale: Discours et performativité, <https://groupedraine.github.io>) et participant au projet de recherche Horizon Europe Arenas (*Analysis of and Responses to Extremist Narratives*, <https://arenasproject.eu/about>)

Avant de parler surtout de circulation et de performativité, je vais commencer par un petit mot de présentation des deux groupes de recherche auxquels j'appartiens, car ce sont deux réseaux assez importants et dans lesquels je travaille depuis maintenant quelques années. Le premier, c'est le groupe [DRAINE](https://groupedraine.github.io) dont le titre entier est Haine et rupture sociale : Discours et performativité. Ce groupe est né après la vague d'attentats en France, en 2015-2016. Il est né au sein d'un projet Horizon Europe qui était destiné à étudier la radicalisation terroriste. Mais aujourd'hui, pour simplifier, DRAINE étudie les discours de haine. Ce groupe va avoir 8 ans et il s'est donné pour objectif d'étudier le discours de haine, ses caractéristiques linguistiques, discursives, ses modes de circulation, ses ramifications idéologiques, ainsi que les contre-discours et le discours alternatif pouvant y répondre. Ce réseau comprend aujourd'hui 35 chercheurs et chercheuses. Sur le site web dont l'adresse est <https://groupedraine.github.io>, vous trouverez plein d'informations sur nos membres, sur nos partenaires, sur nos projets, sur nos publications.

Le second groupe dont je voulais parler est celui du projet ARENAS. C'est un autre projet Horizon Europe, que l'on a lancé au sein du groupe DRAINE, et qui signifie *Analysis of and Responses to Extremist Narratives*. Ce projet est piloté par Julien Longhi depuis Paris Université et il a pour but d'identifier ce que sont les récits extrémistes d'extrême-droite, comment ils impactent la vie politique en Europe, d'examiner leur nature, leur mode de circulation, les formes qu'ils prennent, et bien sûr à terme de lutter contre ces récits. Ce sont des récits qui sont perçus par le Conseil de l'Europe comme étant particulièrement importants parce qu'ils fragilisent l'idéal européen et l'idée même d'une Europe unie. Mon rôle dans ce projet est lié à la linguistique et l'analyse de discours, mais c'est un projet qui est beaucoup plus vaste, et qui est implanté en histoire, en sciences politiques, en sociologie, etc. Comme tous les projets européens, le projet est divisé en objectifs spécifiques, des *work packages*, auxquels répondent de manière spécifique des équipes de recherche pluridisciplinaires. Pour ma part je travaille surtout sur le *work package* qui vise à identifier, analyser et caractériser ce que sont les récits extrémistes et c'est un *work package* qui est divisé en 5 tâches. La première c'est de parvenir à une définition opérationnelle des récits extrémistes. La deuxième c'est d'extraire des gros corpus de données sur les réseaux sociaux. La troisième c'est de créer ce qu'on appelle un schéma d'annotation de ces corpus dans

GRACE

le but – c'est la quatrième tâche - de créer un algorithme de détection, à travers notamment du *machine learning*. Et moi j'arrive en bout de course. Je m'occupe d'une cinquième tâche qui est complètement ethnographique donc qui n'a rien à voir avec les précédentes, c'est-à-dire qu'elle prend vraiment le contre-pied, mais a pour but d'être complémentaire bien sûr. En l'occurrence, on est deux, donc il y a moi et puis la postdoctorante avec qui je travaille, Laurène Renault, et notre but c'est de suivre littéralement des groupes d'extrême droite sur le temps long, jour après jour, dans leurs activités militantes, que ce soit en ligne ou physiquement. Et donc, c'est deux ans de travail pour rejoindre ces groupes-là et puis travailler de manière vraiment ethnographique avec eux. L'objectif, c'est bien sûr à la fin de produire un rapport qui vise à comprendre comment les gens se radicalisent, comment ils se polarisent dans leurs opinions politiques, et sur quel ressort de vie, sur quel ressort idéologique cela repose.

Mon intervention de ce soir se positionne dans la continuité de ces projets et les questions que je voudrais aborder sont les suivantes : d'où viennent les discours de haine ? Et qu'est-ce qui les rend viraux ? J'apporterai ici un regard théorique essentiellement, mais je vais l'illustrer. Par ailleurs, je vais prendre la question par un petit bout évidemment appuyé sur les travaux de ces deux groupes que je viens de présenter, et qui s'ancre finalement dans une proposition théorique que j'appellerais matérialiste. C'est-à-dire qu'elle consiste à interroger la matérialité du langage mais surtout la performativité du discours de haine au sein de processus de domination sociaux qui sont bien relayés dans le paysage médiatique, ce qui permettra bien sûr de discuter de médias.

Qu'est-ce qu'un discours de haine ?

Le discours de haine est ici ancré en linguistique et en analyse de discours. C'est ce biais-là que je vais utiliser pour définir le discours de haine. Selon nous, quatre critères doivent être présents conjointement d'un point de vue vraiment linguistique et discursif pour être qualifiés de discours de haine.

« Quatre critères doivent être présents conjointement. »

Le premier critère, c'est le recours aux effets pathémiques. Le discours de haine s'appuie sur une dimension pathémique, c'est à dire qu'il mobilise ou appelle des émotions qui sont marquées dans le discours. Je veux dire que la mise en discours des émotions se voit, elle peut s'analyser à travers les marques linguistiques qu'elle laisse. Dans les cas les plus classiques, les émotions en question sont généralement considérées comme négatives, telles que le dégoût, le mépris, la colère, etc., mais cette axiologie négative/positive des émotions devrait être pas mal questionnée aussi. Mais en tout cas c'est généralement comme ça qu'on les traite.

Le deuxième critère du discours de haine a recours à une essentialisation, c'est-à-dire que par définition il met en altérité, il met à distance, il essentialise une personne ou un groupe.

GRACE

Il subsume une personne ou un groupe à ce qu'il représente, à un trait perçu comme définitoire de sa personne, par exemple l'assigner à sa couleur de peau ou à sa sexualité. La dimension essentialisante est essentielle dans ce processus, parce que c'est ici que réside la charge idéologique du discours de haine sans laquelle on ne peut pas parler de discours de haine. Cela va se traduire par des marqueurs de mise à distance de toutes sortes, des marqueurs de généralisation qu'on peut repérer dans le langage et qui contribue finalement à former un « nous » contre un « eux ».

Troisièmement, le discours de haine, et c'est ce qui pourrait paraître le plus évident, à recours en fait à des « actes de condamnation ». Ce que Laforest et Moïse appellent des actes de condamnation, ce sont des formes de violences verbales, des insultes, des menaces, du mépris, etc., qui sont des attaques disqualifiantes pour autrui. Mais il est important de comprendre que nous nous plaçons dans une perspective où on étudie les rapports de pouvoir en société et qu'au final c'est ça que nous cherchons à étudier. Et donc, je rajouterai un quatrième critère : le discours de haine se rattache à un processus de domination sociale connu et documenté en général par d'autres disciplines que nous, c'est-à-dire qu'il n'est pas question de confondre violences verbales et discours de haine. La violence verbale ce serait ce qui relèverait du critère numéro 3 uniquement. Le discours de haine est plus large que ça. Je ne qualifie pas par exemple des insultes adressées au Président de la République comme un discours de haine. C'est de la violence verbale certes, mais ça ne peut pas être qualifié de discours de haine. C'est un point important qu'on pourra débattre, mais il est important, au risque de considérer que tout se vaut finalement du moment que ça a la même forme linguistique. Évidemment non, parce que la forme linguistique doit forcément être inscrite dans un contexte social et politique qu'il convient de prendre en compte.

Une telle définition peut paraître assez claire, j'espère. Elle permet assez facilement d'étudier ce qu'on pourrait appeler un discours de haine fulgurant ou explicite, mais elle échoue parfois - souvent d'ailleurs, à étudier ce qu'on pourrait appeler le discours de haine dissimulé ou à capter ce qui relève simplement d'un terreau fertile à la haine qui permet le discours de haine, donc une espèce de construction d'un cadre idéologique qui permet le discours de haine. C'est-à-dire qu'il ne serait pas du discours de haine en soi, mais préparerait le terrain à l'émergence du discours de haine, et ça fait directement le pont avec la question médiatique justement que je vais développer dans la suite de mon propos.

Donc le discours de haine n'est pas seulement un énoncé. Il est une émanation de la structure sociale, une émanation de la structure idéologique d'une société. Et si je le dis dans l'autre sens : la structure sociale produit et reproduit des éléments sociaux, culturels, matériels, symboliques, autour desquels elle se construit, autour desquels la société est bâtie d'une manière générale. Le discours de haine n'est qu'une des actualisations, l'une des formes que ces rapports de domination peuvent prendre ; lui-même bien sûr servant d'une certaine manière à assurer le maintien d'une domination sociale.

La circulation des discours de haine

Quand je parle de circulation, dans son principe, c'est le fait qu'un discours *source* laisse des traces dans un discours *cible*, sachant qu'il ne s'agit pas d'un processus linéaire, que ça peut partir dans toutes les directions et que ce n'est pas forcément temporellement observable. Conséquemment c'est aussi le fait qu'un élément d'un discours puisse passer d'un genre discursif à un autre, par exemple du discours politique au discours médiatique, mais aussi d'un support à un autre, par exemple des réseaux sociaux au discours médiatique. Alors on étudie beaucoup cette circulation-là et elle laisse des traces : un motif, une chaîne linguistique quelconque... Les traces, ça peut être un *topos* aussi. Un *topos* est un lieu commun. Par exemple, le *topos* de la déshumanisation est bien connu dans le discours homophobe, il peut prendre des formes linguistiques très diverses, mais on est toujours dans la même idée, le même *topos*, le même lieu commun, et ce *topos* circule également. On a pu l'observer, par exemple, dans d'autres rapports de domination, comme dans la bouche de certains ministres du gouvernement Netanyahu récemment pour parler des Palestiniens. Donc ce sont des choses qui circulent. Des traces, ça peut être aussi des arguments. Par exemple avec un collègue de l'université de Helsinki, on avait étudié dans un article sur le discours homophobe l'argument de la liberté d'expression. Dire par

« Donc ce sont des choses qui circulent. Des traces, ça peut aussi être des arguments. »

exemple « c'est pas homophobe de dire que je suis dégoûté par des mecs qui s'embrassent parce que c'est ma liberté d'expression, c'est mes propres sentiments, j'ai le droit de le dire », c'est un argument du discours de haine qui circule aussi énormément. On le retrouve beaucoup.

Le discours de haine est un sous-produit des idéologies et ces idéologies sont constituées de différents narratifs, de différents récits, et ces récits circulent, évoluent, se transforment et peuvent servir plusieurs idéologies à la fois. Par ailleurs c'est par les proximités idéologiques, que les narratifs et les discours de haine circulent d'une idéologie à une autre.

Étudier le discours de haine comme une trace matérielle que laissent ces idéologies dans le langage nous permet de comprendre comment ces idéologies se construisent, comment elles s'imposent, comment elles circulent et comment finalement elles ont une influence sur le paysage social dans lequel on évolue. Si on cherche maintenant à savoir comment un discours de haine devient viral, il faut étudier les différents acteurs qui sont à l'origine des discours de haine ou de leur propagation et pour ça je crois qu'il faut aller du côté des théories de la performativité.

Questionner la performativité, c'est questionner l'efficacité qu'a un discours de haine à circuler. Donc je reviens un peu maintenant sur notre sujet des grands médias et sur la question de la viralité, que je vais aborder par la bande et pour ça je vais prendre un exemple bien connu. Je ne suis pas un spécialiste du grand remplacement mais c'est un des exemples les plus prototypiques d'un narratif extrémiste. Parce qu'en fait, il colle vraiment à tous les sujets qu'on essaye d'aborder et il les couvre de manière très large. Ce n'est pas franco-français, on commence à le voir apparaître un peu partout ailleurs, mais c'est quand même très ancré en France. Globalement, c'est une théorie qui stipule que les populations blanches européennes sont en train d'être remplacées par les populations non européennes d'Afrique avec la

GRACE

bénédictio du pouvoir en place, comme une contre-colonisation. Je résume cette théorie qui est considérée assez largement comme complotiste. Le grand remplacement est un narratif très productif de discours de haine, xénophobes, racistes, islamophobes etc. Et il est très pertinent pour nous au sein du projet ARENAS, parce qu'il touche à tous les domaines qui nous intéressent, c'est-à-dire bien sûr le rapport à l'étranger, mais à la nation aussi, à la science et à la question de la démographie, du genre, de la sexualité et de la place des femmes dans les sociétés, etc. J'ajoute aussi une définition de « narratif » parce que je ne l'ai pas fait avant. En gros quand on parle de narratif, on parle de formes, des formations discursives qui conceptualisent et façonnent des morceaux de réalité, y compris des séquences d'événements, des scénarios complexes qui vont être conformes aux valeurs et aux convictions des locuteurs qui les expriment. Les narratifs étendent leur influence par le biais d'une diffusion répétée et à grande échelle, en s'ancrant dans la mémoire individuelle et collective.

Je reviens au grand remplacement. La question qu'on pourrait poser évidemment, c'est comment un tel narratif et ce qu'il charrie a réussi à devenir aussi courant et aussi habituel dans une certaine partie du paysage médiatique français ? En France, ce narratif est généralement connu comme « l'œuvre » de Renaud Camus dans deux livres, *Abécédaire de l'in-nocence* et *Le Grand Remplacement*. Cependant si on fréquente les milieux d'extrême-droite, on apprend vite qu'un *must-read* dans ces milieux-là, c'est *Le camp des saints* de Jean Raspail qui date de 1973. C'est un roman de fiction mais qui est vraiment un *must-read* dans les milieux les plus radicaux.

« Comment un tel narratif et ce qu'il charrie a réussi à devenir aussi courant et aussi habituel dans une certaine partie du paysage médiatique français ? »

Et si on veut remonter encore plus loin je conseille le livre de Pierre-André Taguieff qui s'appelle *Le grand remplacement ou la politique du mythe* et qui explique que, même si ce terme-là n'était pas utilisé, ce narratif trouve ses racines beaucoup plus loin dans un ensemble de théories racistes et antisémites des XIXe et XXe siècles. Ça veut dire donc des gens comme Drumont, Barrès, Maurras. Ceci forme ce que l'on pourrait appeler la sphère intellectuelle qui pose les bases de ce narratif-là. Ce que l'on sait moins, c'est que Renaud Camus est aussi un homme politique qui s'est présenté à de nombreuses élections en faisant des scores très faibles, mais qui s'est quand même présenté à de nombreuses élections. En 2015, il a rejoint un parti qui s'appelle le SIEL pour Souveraineté, identité et libertés et qui s'avère en fait être un parti satellite du front national français. Et cette même année (y a-t-il un lien ?), justement l'expression grand remplacement est entendue dans la bouche des figures du Front National, à savoir Jean-Marie Le Pen, Bruno Gollnisch, Aymeric Chauprade, etc. Je pense que c'était la première fois dans ce qui ressemble en tout cas à une espèce d'offensive concertée d'un point de vue communicationnel. Il va s'en suivre une avalanche de reprises dans les différents partis de droite. En 2016, c'est Robert Ménard, actuel maire de Béziers, en 2017 Nicolas Dupont-Aignan ou encore Laurent Wauquiez. Et en 2022, alors notez que pour Zemmour j'ai mis 2022 pour évoquer sa campagne présidentielle sauf que, et vous le savez sûrement, il a abondamment martelé ce narratif bien longtemps avant, puisqu'on lui offre sur CNews une émission quotidienne dès 2017. C'est là qu'en fait Vincent Bolloré entre en jeu. Zemmour va en faire un de ses principaux leitmotivs et donc depuis 2017

GRACE

CNews devient une des principales tribunes où éditorialistes, journalistes et essayistes vont passer leur temps à en parler, jusqu'à ce que des médias considérés comme plus sérieux et ayant longtemps résisté à cet appel lui offrent également de larges tribunes, comme par exemple en 2023 une émission critique de *C'est ce soir* sur France 5 qui choisit vraiment un angle critique, mais je reviendrai là-dessus.

Évidemment le parcours de ce narratif n'est pas linéaire. En fait les narratifs circulent plutôt suivant une image qui était chère à Deleuze et Guattari, le rhizome, c'est-à-dire de manière très horizontale, mais dans toutes les directions. Les sphères littéraires, politiques et médiatiques ne sont pas séparées. Et on sait bien qu'il y a une interaction permanente entre les réseaux sociaux numériques et les médias traditionnels qui, par ailleurs, sont devenus des acteurs pleins et entiers des réseaux sociaux numériques eux aussi.

La performativité des discours de haine

Je reviens à un point très théorique mais qui va servir à illustrer la question que je me posais : comment un tel narratif a réussi à devenir aussi courant, aussi habituel dans le paysage médiatique français, contribuant par-là bien sûr à légitimer d'autant plus les expressions haineuses qu'il produit ? Je crois qu'il faut aller chercher ces réponses du côté des théories de la performativité. Alors voyons très vite ce qu'est la performativité.

Peut-être que parmi vous il y a des gens qui ont une activité militante très importante, notamment sur des questions de genre. Dans ce cas-là, vous avez peut-être croisé déjà ce terme-là très courant, depuis Judith Butler. Alors, à l'origine, c'est JL Austin dans *How to do things with words* qui développe une théorie des actes de langage. En fait, le titre est limpide « Quand dire, c'est faire » en français. En gros ce qu'il appelle performatif, c'est le fait que quand on dit quelque chose, ça accomplit quelque chose. Il donne des exemples comme : « Je baptise ce bateau Titanic ! ». Le fait de baptiser devient un acte social parce que vous l'avez dit, c'est le fait de dire qui est un acte social. Ou quand on dit : « Oui, je le veux » à l'occasion d'un mariage ; c'est ça qui scelle votre mariage. Alors il va beaucoup insister par ailleurs sur un point : ces énoncés sont produits en circonstances naturelles. Ça ne marche pas si vous êtes dans une pièce de théâtre. Il y a des conditions sociales pour que ça marche effectivement. Si moi je vais sur le port de Marseille et que je désigne un bateau en disant : « Je baptise ce bateau Titanic », ça ne sert à rien, ça ne marche pas. Je pense qu'il ne savait pas à quel point sa notion serait prolifique par la suite, parce qu'on en a fait quelque chose de tout à fait différent, mais à mon avis, d'un peu plus utile. Mine de rien, la théorie d'Austin est très limitée sur la description linguistique et je vais citer deux critiques de la notion par deux philosophes français - enfin philosophes et sociologues, qui vont ajouter des remarques qui étendent donc considérablement cette notion, pour finir par intégrer finalement tout énoncé ayant des effets par lui-même. D'abord, c'est Jacques Derrida qui le premier va revenir dessus en ajoutant l'idée que la formulation répète un énoncé codé ou itérable. Autrement dit, la formule que je prononce pour ouvrir une séance, lancer un bateau ou un mariage est identifiable comme conforme à un modèle itérable. C'est la capacité d'un énoncé

GRACE

à être répété. C'est très important quand on parle des médias : Derrida en fait nous dit que l'énoncé performatif, c'est un énoncé qui arrive sous une forme précise, qui le rend itérable à un moment donné où les conditions sociopolitiques sont réunies pour qu'il soit itérable. Et dans ses écrits il va ajouter que ce qui rend un énoncé itérable et donc performatif, c'est un petit truc en plus qui va le distinguer des précédents énoncés ou des énoncés contigus.

Le deuxième point critique, c'est Bourdieu qui le pose dans *Ce que parler veut dire*, qui est une bible pour les sociolinguistes comme moi par exemple : essayer de comprendre linguistiquement le pouvoir des manifestations linguistiques, chercher dans le langage le principe de la logique et de l'efficacité du langage d'institution, c'est oublier - et j'aime bien cette citation, que l'autorité advient au langage du dehors. Il ajoute que la plupart des conditions qui doivent être remplies pour qu'un énoncé performatif réussisse se réduisent à l'adéquation du locuteur ou mieux de sa fonction sociale et du discours qu'il prononce.

« Plus on entend un narratif circuler, plus il nous paraît légitime. »

Un énoncé performatif est voué à l'échec toutes les fois qu'il n'est pas prononcé par une personne ayant le pouvoir de le prononcer, ou plus généralement, toutes les fois que les personnes ou circonstances particulières ne conviennent pas pour qu'on puisse invoquer la procédure en question. Alors pourquoi je parle de tout ça ? Je reviens à mon propos : tout d'abord parce qu'un narratif tel que le grand remplacement n'est pas venu de nulle part, un narratif émerge dans des cercles autorisés, aurait dit Bourdieu : c'est dans ces espaces-là qu'il gagne sa légitimité. Ce qui est d'ailleurs étroitement corrélé avec son itérabilité : plus on entend un narratif circuler, plus il nous paraît légitime. Alors attention ! Cela ne veut pas dire qu'on est d'accord avec. On va par exemple trouver légitime qu'il y ait des émissions de débats et c'est déjà un grand pas. Et ça ne veut pas dire non plus qu'il ne circule pas ailleurs. On comprend bien que quand un *twittos* lambda dit qu'il a peur de l'invasion migratoire, c'est une occurrence. Mais ça n'a pas le même poids que quand c'est Eric Zemmour sur CNews du lundi au vendredi, matin, midi et soir. Donc ces espaces-là, les espaces médiatiques que je cite ici constituent également une tribune de diffusion. Ça paraît évident, la question de qui a le pouvoir de réitérer le plus ce narratif est importante.

Lorsqu'un narratif a suffisamment circulé il se constitue comme un cadre de vérité au sein duquel prennent place les futurs débats. Ça c'est un point important, aussi. C'est-à-dire qu'à force d'entendre un certain narratif il construit une forme de vérité sociale, un programme en tout cas. Et on peut organiser des débats qui le prennent pour acquis finalement. Ce qui me fait revenir à mon point de départ, à la circulation : les discours de haine sont une émanation directe de certains narratifs. Mais ils ne circulent pas forcément dans les mêmes espaces. Par exemple, vous allez peu entendre finalement des discours haineux qui correspondent à la définition que je vous donnais tout à l'heure dans les médias. Mais ces médias-là constituent le terreau. Ça me permet de revenir sur l'idée de Derrida que je citais tout à l'heure que la transgression d'une norme linguistique, discursive, sociale, politique peut constituer ce petit truc en plus qui permet à un énoncé d'être performatif. En fait, quand vous rompez une certaine norme, vous pouvez créer le scandale mais le scandale c'est de l'itération, de la réitération précisément, et ça marche bien avec le grand remplacement, je trouve, parce que c'est une idée qui est loin d'être neuve si on regarde son histoire et pourtant on en mange matin, midi et soir, depuis une date assez récente

GRACE

finalement, qui se compte en quelques années. Oui, ça a fait du scandale au début, mais comme je le disais tout à l'heure, d'une part le scandale ne vient pas de nulle part, il a des racines, et d'autre part, effectivement, le scandale, c'est itérable, ça fait des petits.

Le rôle des médias « traditionnels »

Ça m'amène à mes conclusions, sur le rôle des médias traditionnels pour commencer. Quel est le rôle des médias traditionnels dans cette circulation des discours de haine et des narratifs ? Il y en a quatre, et ils peuvent être conjoints. Le premier, bien sûr, c'est d'être un réceptacle de ces narratifs qui peuvent parfois être créés ailleurs ; c'est le cas du grand remplacement, ça vient de certains essais voire de romans, etc. et certains médias s'en sont faits le réceptacle. Ils sont des lieux de diffusion, bien sûr, ça paraît assez évident. Ensuite ils sont une tribune d'expression ; ils



sont un porte-voix, ils sont un lieu qui permet de changer l'échelle de diffusion, ça c'est très important, parce que bien sûr, qui a lu ici *Le Camp des Saints* de Jean Raspail ? Et qui a lu les livres de Renaud Camus ? Une personne, aussi, mais voilà, globalement pas beaucoup, alors qu'on est déjà tous tombé sur des séquences de Cnews. Donc, on change d'échelle de diffusion de manière assez intense. Ce sont des lieux de légitimation. Je vais revenir sur cette idée. Et ce sont des lieux de reprise de « circulation circulaire » formidables. Je vais revenir sur un point que j'ai passé très vite tout

à l'heure. Faire une émission à la télé pour critiquer le grand remplacement, ça revient malgré tout à faire circuler ses narratifs. Ça contribue à sa diffusion. Il n'y a pas besoin d'être d'accord avec un narratif pour participer à son renforcement. S'opposer, c'est aussi visibiliser. Je m'explique. Si vous avez 2 millions de personnes qui ont regardé cette émission *C'est ce soir* l'an dernier, dont beaucoup n'avaient jamais entendu parler du grand remplacement, à la fin, elles ont entendu parler. Alors on peut vous dire, elles en ont entendu parler de manière critique, oui absolument. Et cette émission était vraiment critique. Mais peut-on assurer que les 1,5 million de primo-ignorants que vous venez d'informer sont tous convaincus à la fin de l'émission ? Par contre, ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que maintenant vous les avez informés que ça existait et à votre corps défendant, peut-être, vous avez donné une immense visibilité à cette théorie-là, à une heure de grande écoute. Par ailleurs, même si c'est en deuxième partie de soirée, dans une émission tout à fait respectable et qui est justement connue pour être respectable, avec des débats intéressants, alors faut-il conclure que cette émission est aussi responsable que l'est Cnews de la diffusion de cette théorie-là ? Non, bien sûr, que non ! Mais on peut dire par contre qu'elle a contribué à ce processus de légitimation dont vous parliez tout à l'heure. Car elle prouve que la théorie du grand remplacement méritait un débat, que c'est un sujet digne de débat et c'est là que je reviens sur cette idée que les médias traditionnels ne sont pas nécessairement le lieu où émergent les discours de haine, mais ils posent un cadre

GRACE

idéologique qui permet leur création et leur circulation ailleurs. C'est le terreau fertile en fait dont je parlais tout à l'heure. Parce qu'une fois que par exemple un narratif comme celui-ci est légitimé dans les grands médias, comment finalement on pourrait reprocher aux gens sur les réseaux sociaux de s'en servir à leur manière, par exemple d'une manière haineuse.

Enfin il faut souligner que les médias que j'ai appelés « traditionnels » sont aussi des acteurs très importants des révolutions numériques. La frontière entre les deux est de plus en plus floue et donc si je les distingue ici pour la simple intelligibilité du propos, en vérité on peut aussi les analyser comme des acteurs du discours numérique et donc je reviens pour finir sur ce rôle des réseaux sociaux numériques. Ils jouent beaucoup le rôle d'une chambre d'enregistrement et d'archivage de narratifs qui naissent souvent ailleurs dans des espaces autorisés. Des études ont montré par exemple qu'ils agissent comme une chambre d'écho de polémiques qui naissent et grandissent plutôt dans les médias classiques. Cependant, évidemment, ce que nous appelons « narratif », ce sont souvent des récits idéologiques en fait reconstruits par la recherche, parce que finalement, c'est nous qui venons de faire cette espèce d'unité à partir d'études faites sur des discours. Bien sûr, ces narratifs trouvent des formes populaires nombreuses et variées. J'ai fini récemment la lecture du livre de Félicien Faury, par exemple. Il a un passage très intéressant dans lequel il explique que cette idée du grand remplacement, elle est très présente dans la population qu'il étudie, à savoir les électeurs du Rassemblement National mais qu'ils n'utilisent jamais ce mot-là. C'est donc assez intéressant de voir comment ça se transforme.

Intervention de Laurent Duraisin



Laurent DURAISIN

Journaliste, rédacteur en chef de *Le Quotidien* depuis 2020.

Une montée des discours de haine au moment de la crise Covid

Je vais essayer d'évoquer avec vous un peu notre réalité professionnelle concernant justement ces discours de haine. Au Luxembourg, les échanges politiques sont relativement policés. Il y a quand même un grand respect, une grande proximité entre les élus et les électeurs, donc ça permet quand même des échanges, on va dire constructifs et moins cassants. Tout a changé à partir de 2020. Vous le savez tous et toutes, il y a eu le coronavirus. Le Luxembourg a mis en place des restrictions notamment le coronavirus *pass* pour aller travailler. Ce qui était compliqué pour nous, c'était effectivement de gérer aussi une partie de notre lectorat qui nous lisait sur internet, qui nous lisait aussi sur le *print*, et qui était défiant vis-à-vis ces décisions. Il y a eu des manifestations au Grand-Duché très violentes, du moins violentes pour le Grand-Duché, qu'on a couvertes. Et avec cette montée de contestation assez violente et assez radicale on a vu apparaître aussi sur les réseaux sociaux, sur nos pages Facebook, sur notre Twitter etc. des attaques coordonnées. On n'avait pas vraiment l'habitude de ce genre de choses. Des groupes anti-restrictions Covid en fait nous attaquaient à travers un grand nombre de messages haineux, violents, comme l'allié d'un gouvernement qui désirait finalement dominer. Vous parliez de domination, dominer une population qui était finalement sans défense. On a eu ce genre de discours, et c'était pas forcément des discours isolés. En fait on a eu ce groupe-là qui s'était constitué sur les réseaux sociaux, sur Facebook. Il nous saturait nos boîtes tout simplement, il le faisait avec tous les journaux et rebondissait sur les articles liés à la Covid. Donc en fait, oui, on a été confrontés à ça. Alors ça peut prêter un sourire, ce ne sont que des commentaires, mais moi quand j'avais des journalistes qui devaient aller sur place faire des sujets et il y avait une certaine inquiétude. Surtout que c'est allé relativement loin.

Une hostilité et un emballement

Nous, en tant que journal généraliste, on ouvre nos colonnes à tout le monde et on devait bien aussi ouvrir nos colonnes aux anti-Covid, et donc on a fait des reportages, des portraits avec des personnes où l'on tentait de discuter avec eux. C'est très compliqué parce qu'on était l'ennemi tout simplement. Il y a eu une conférence de presse qui était la dernière du genre où on est allés, et une journaliste a été prise à partie directement par des personnes qui étaient là aussi derrière une table en train de cracher un peu leur haine devant les journalistes pour dire tout le mal qu'ils pouvaient penser de la politique du gouvernement et tout le mal qu'ils pouvaient penser également des médias traditionnels de diffuser finalement ce discours gouvernemental - qui n'est en fait que des règlements, des lois issues d'élus démocratiquement élus. Voilà, on essayait de réexpliquer, d'être patients mais ça a été rapidement très compliqué. Encore une fois, je ne parle pas de tout le monde. Il y en a certains qui sont d'anciens politiques très connus au Luxembourg, notamment d'Esch-sur-Alzette, qui ne comprenaient pas les vaccinations qui avaient été débutées, donc qui étaient des figures politiques et on les interrogeait, voilà. Il y en a d'autres qui étaient vraiment extrémistes. Pour parler un petit peu du vécu, c'était une longue période et j'ai eu pas mal de situations qui étaient compliquées. On parlait des réseaux sociaux et on a observé aussi un certain emballement et un entraînement. Il y a un groupe qui s'était constitué justement contre les restrictions face au coronavirus et avait décidé de bloquer le pays. Ils avaient décidé par exemple, tous les vendredis de faire une grande manifestation dans toutes les places de l'hôtel de ville du pays. Forcément on voyait ça sur les réseaux et on essayait de suivre un petit peu l'actualité. Il faut aller les voir, il va y avoir peut-être du grabuge malheureusement Ils étaient trois sur la place de l'hôtel de ville d'Esch-sur-Alzette. En fait, avec les réseaux sociaux, on s'imagine qu'ils sont une armée, mais on se retrouve avec trois personnes alors qu'on attendait une manifestation avec 100, 200 personnes minimum et on se retrouvait avec les fameux « j'y assisterai », « j'aime », « je suis intéressé » et on envoyait les pauvres photographes. On ne pouvait pas dire, ils sont trois, on n'en parle pas, c'est un sujet même s'ils sont trois, parce qu'il y avait quand même une inquiétude qui était légitime. Donc, on a envoyé des photographes et des journalistes et on avait le droit à notre traditionnelle menace de mort à chaque fois qu'on allait sur ce genre de lieu. Encore une fois, ce n'était pas à tous, mais ça crée une ambiance entre les conférences de presse, les messages sur les sites Facebook, les lieux de manifestation où on était mal accueillis. La période a été assez longue, elle a duré quand même deux ans et cela a eu un impact forcément sur notre façon de travailler et notre façon aussi finalement d'appréhender le travail. En revenant sur ces rassemblements Facebook, on avait demandé par exemple un jour à tous nos personnels de rester à la maison parce qu'il y avait un appel à mobilisation pour venir dans nos rédactions pour les occuper. Donc il y avait une ambiance très particulière sur cette période-là. On a vu une agglomération d'idées, de courants. Les anti-restrictions Covid n'étaient pas tous sur la même longueur d'onde. Différentes associations se sont créées, différents groupes se sont donc agglomérés. Certains se sont présentés aussi aux élections. Il y a eu un moment, je dirais démocratique, pour intégrer finalement le débat public. Ce qui est aussi, pour nous journalistes, intéressant parce qu'à un moment on est des interlocuteurs, on peut discuter, on peut parler, etc.

« C'était très compliqué, parce qu'on était l'ennemi tout simplement. »

GRACE

On était très ouverts et c'est eux qui ont fermé le dialogue parce qu'ils nous considéraient finalement comme une extension d'un ordre établi, d'un ancien monde, qui est un peu trop lié théoriquement aux partis politiques, aux partis traditionnels. Donc, voilà, on a observé ça avec attention, avec inquiétude parfois, les conditions de travail n'étaient pas évidentes. J'ai quasiment couvert toutes les manifestations, elles n'étaient pas toutes violentes mais elles étaient bien graves à Luxembourg ville. C'était le samedi à partir de 15h jusqu'à tard dans la nuit et là pareil. On était identifiés, et a reçu quelques pétards. C'était pour bien nous faire comprendre qu'on était un média traditionnel, et qu'on nous avait identifiés tout simplement. Donc, on essayait de travailler dans ces conditions-là...

« Ils nous considéraient finalement comme une extension d'un ordre établi. »

Des périodes de tension favorables aux discours de haine

C'était un peu notre expérience concernant les discours haineux. Ça s'est largement calmé depuis. Il y a moins d'actualité autour de cette thématique-là. Il y en a d'autres. Pour la guerre en Ukraine on a eu des vagues aussi, pareil, il y a eu des conglomerats, des vagues de commentaires, etc. Alors nous on essayait de contrecarrer ça en mettant des pare-feux pour stopper les envois par rapport à certains mots sur Facebook, etc. afin d'éviter qu'un ou deux journalistes toute la journée ou toute la nuit soient obligés de faire le ménage. Les discours haineux sont liés à des périodes de tension à chaque fois. Il y a un basculement, il y a une énorme tension, je pense qu'actuellement il y a une tension importante au niveau politique, au niveau économique, au niveau social. Ces personnes voulaient finalement aussi imposer un agenda politique. Je pense que honnêtement, les réseaux sociaux sont d'excellents outils de communication, d'échange, etc. mais ils ont permis ce genre de choses. Moi je me rappelle quand j'ai commencé ma carrière je travaillais à Esch-sur-Alzette et tous les midis j'allais manger à la Brasserie d'à côté et des clients, qui savaient qui j'étais, me disaient : « Pourquoi tu as écrit ça dans votre journal ? », etc. Ce sont les mêmes personnes qui mettent des commentaires finalement sur Facebook sauf que là en fait on pouvait échanger, on pouvait discuter, rigoler. Mais le rapport est complètement désincarné maintenant. Il est désincarné quand on voit les profils, les surnoms, etc. On désincarne l'article qui est mis sur une page web aussi, je parle de nos articles des journaux traditionnels, etc. Maintenant on essaie de mettre des visages à côté des articles avec des noms pour montrer que ce sont des êtres humains qui ont travaillé sur l'article, mais il y a cette désincarnation. Je pense que cela a fait énormément de mal à ce rapport finalement entre le journaliste qui fait partie de la cité, qui est au milieu entre les politiques et le public et qui peut s'en prendre des deux côtés. Mais voilà, pour vous dire que ce rapport-là avec le public, on l'a perdu quand même, petit à petit, avec les nouveaux moyens de communication et il peut créer des malentendus. Il ne permet pas de déminer des situations ou d'expliquer finalement notre travail.

« Ces personnes voulaient aussi finalement imposer un agenda politique. »

Discussion

Samuel Vernet : Ce que je trouve intéressant dans ce que tu dis là, et que je n'ai pas du tout traité, qui est à mon avis un sujet vraiment très important, ce sont les médias comme cible. C'est une espèce d'essentialisation aussi, dans un paquet global.

Laurent Duraisin : C'est comme sur les communautés, quand tu parlais d'essentialisation. Nous on le voit aussi au niveau marketing, pour vendre notre journal. On a des

personnes qui arrivent et qui nous expliquent que maintenant le monde n'est plus vertical, mais horizontal, et qu'on est vraiment dans un monde de communautés. Pour toucher tel ou tel public, il faudrait parler de telle ou telle chose, de telle ou telle thématique. Et on a vraiment une fragmentation de la société, je prenais l'exemple des manifestations organisées où ils finissaient à trois, c'était un peu ça aussi. C'est qu'il y avait une perte de conscience du réel à un moment donné, de mise à distance, et je pense que là il y a un effet d'entraînement que j'ai constaté qui était terrible. Au niveau de cette essentialisation, on y était bien et c'était assez troublant pour les journalistes aussi parce que nous, on n'a pas vraiment de vocation à donner des leçons. On part du principe que les lecteurs sont adultes, ils peuvent faire leur choix. On leur dit ce qui se passe, on discute avec des personnes et si le lecteur n'est pas d'accord avec la personne qui s'exprime dans nos colonnes, on ose espérer qu'il voit bien que ce n'est pas *Le Quotidien* qui s'exprime, que c'est la personne interviewée. Tout cela nous a choqué et ça nous a un peu fragilisé sur nos fondements professionnels.

Question de l'audience : Sur le temps plus ou moins long des choses, ce qui faisait scandale ne semble plus aujourd'hui que de simples controverses ?

Samuel Vernet : Oui, le fait de passer du scandale à la controverse en fait, c'est une constante. Transformer le scandale en controverse, ça permet justement de le rendre acceptable, de le légitimer. On a beaucoup travaillé au sein du groupe sur les contraintes discursives, par exemple comment on nomme la polémique, comment on nomme les choses qui sont clivantes idéologiquement et, en fait, ce qui est intéressant, c'est de voir que certains sujets qui sont très clivants vont être nommés de manière extrêmement précautionneuse parfois, avec des périphrases très détournées, etc. Et, c'est de moins en moins le cas, plus le sujet se normalise. En fait, on peut ainsi étudier comment un sujet se normalise. J'ai une collègue qui a fait ça par exemple avec les discours homophobes et la lutte des militants conservateurs sur le mariage pour tous.

GRACE

« Comment on nomme les choses est un élément de discussion dans les réunions de rédaction. »

Laurent Duraisin : Comment on nomme les choses est un élément de discussion dans les réunions de rédaction. La question du comment, c'est toute la complexité du métier, heureusement je ne suis pas seul à décider, on a un travail collégial avec les journalistes pour évoquer certaines thématiques un peu complexes et qui peuvent aussi nous gêner.

Question : J'avais une question sur les pare-feux que vous avez mis en place, les manières de réagir ? Et est-ce qu'il fallait vraiment couvrir des manifestations de trois personnes et leur donner de la visibilité ?

Laurent Duraisin : On faisait un peu de bricolage, parce que parfois on était un peu submergés, parce qu'il y en avait tellement, il y en avait trop, que ce soit sur le site web, sur Facebook et Twitter également. Donc là, on essayait de contenir, parfois même on fermait les commentaires tout simplement. Et on perdait finalement cette idée de discussion, d'échange démocratique, d'agora numérique. Pour ce qui est des militants, qui se réunissaient à trois, la population sur Facebook qui regardait se disait : « Tiens, ils ont annoncé une grande, grande manifestation, ils sont 3 000 à être intéressés, ça va être un bazar », etc. C'est aussi notre devoir de dire ce qui se passe. C'est sûr qu'on n'y allait pas tous les jours en voyant qu'ils étaient quatre, mais on signalait quand même. C'est aussi notre devoir de dire que ces groupes se mobilisaient finalement parce qu'ils étaient contre, et ils avaient le droit.

Question : Ma question porte sur les différentes scènes de la circulation du discours haineux et je m'interroge sur l'absent dans le schéma : des scènes purement économiques voire opportunistes. C'est quelque chose que j'observe dans mes travaux sur la désinformation, notamment sur Telegram, la présence d'influenceurs de la désinformation qui vont juste purement générer de la forme désinformation, de la forme haineuse, parce que ça rapporte du clic, de l'argent.

Samuel Vernet : Si la question c'est, est-ce que ce que je dis là sur l'extrême-droite, c'est lié au capitalisme, oui, absolument. Mais en fait, si j'élargis vraiment la perspective pour moi, une bonne partie des narratifs d'extrême-droite sont l'émanation du capitalisme. Je pense à une influenceuse extrême-droite qui a maintenant un poste chez Cyril Hanouna. Elle a écrit un bouquin il y a un an sur « Comment être un vrai homme », et elle le vendait 20 euros sur les chaînes Telegram. Donc oui, bien sûr, il y a tout un marché derrière ça. Et donc, quand ce genre de groupement idéologique devient à ce point structurant, c'est un marché immense.

« Oui bien sûr il y a tout un marché derrière ça. »

Question : Vous parliez des menaces que vous avez reçues sur vos commentaires Facebook et je voulais savoir comment on réagit à ces commentaires ?

Laurent Duraisin : Comme je l'ai expliqué, on essaye de mettre des pare-feux au niveau des mots spécifiques qui sont généralement utilisés dans ces commentaires, par exemple « le fascisme », la « dictature sanitaire ». Là, c'était l'intensité qui nous a surpris, choqués et qui nous

GRACE

a obligés à prendre des mesures. Après l'idée, c'était aussi de préserver l'équipe et de continuer notre travail finalement un peu plus sereinement, c'est ça le plus compliqué.

Question : Est-ce que ça a un impact sur la loi et comment ça peut être traité par la justice ?

Samuel Vernet : Alors, ça c'est un débat chez les juristes depuis plus de 30 ans. En fait, la notion de discours de haine dans le milieu de la recherche elle vient d'abord par le droit, parce que le droit s'interroge sur les limites entre la liberté d'expression et un discours sanctionnable. La notion de discours de haine en France n'a pas de traduction juridique. Ça va tomber parfois sous le coup de la loi sous d'autres motifs comme par exemple incitation à la haine, provocation à la haine, injure publique, diffamation. Mais la notion même de discours de haine n'a pas de traduction juridique. Cela dit, elle est intégrée à certains textes européens où elle est bien définie, d'ailleurs accrochée à une définition idéologique pour le coup. Moi je vous ai présenté quelque chose qui était très linguistique, même si j'ai parlé d'idéologie quand même. Le Conseil de l'Europe l'a définie comme quelque chose qui est xénophobe, antisémite homophobe, etc. Donc non en France ça n'existe pas et d'ailleurs pour avoir étudié un cas en Finlande avec un collègue, ça n'existe pas non plus. C'est difficile de sanctionner ce genre de choses, il y a une loi allemande qui a essayé en 2017 mais là ça repose sur des signalements, c'est-à-dire qu'en gros c'est aux citoyens de signaler et à la plateforme de supprimer les contenus, et c'est la plateforme qui encourt des sanctions si jamais elle ne supprime pas les contenus. Une loi française a tenté de s'en inspirer, la loi Avia, mais elle a été en large partie sanctionnée par le Conseil constitutionnel parce qu'elle empiétait trop sur la liberté d'expression. Mais du coup, non, c'est très difficile pour l'instant. C'est juste que cela repose sur le signalement des gens et les plateformes sont sommées de supprimer les contenus quand ils sont considérés comme gênants.



Question : On parle là dans cette conférence de discours haineux dans les médias et en ligne et on sent bien que c'est un enjeu dans l'espace public. Mais un élément dont on n'a pas parlé, c'est que c'est très difficile de le quantifier. Quelle est la place en réalité de ces discours haineux dans les médias et dans l'espace en ligne ?

Laurent Duraisin : On a parlé de la Covid tout à l'heure, pour moi c'est une question d'intensité mais c'est quasiment constant. La masse est trop importante pour pouvoir faire face, tout simplement. Il y a un fond qui est là et qui réagit par pics selon les circonstances, les conditions, l'actualité, mais on travaille nous avec ce fond-là, on n'est pas surpris en fait. On l'a été au début quand on a mis en place des espaces commentaires, je parle de ça il y a bien longtemps, et on était surpris de temps en temps de voir apparaître ça, ça nous choquait. Là ça ne nous choque plus, on fait quasiment de la manutention, ça devient finalement normal. Il y a toujours un fond, il y a une banalisation et nous, on apprend à vivre avec cela, à relativiser et à continuer notre travail en gardant notre vision du journalisme et de la diffusion d'information.

GRACE

Samuel Vernet : Je pourrais compléter ce que tu dis en détournant un tout petit peu la question, sur le fait que je ne peux pas quantifier le discours de haine, évidemment, par contre, ce qui est sûr et certain, et là il faut revenir à l'outil technologique en lui-même, c'est qu'il est construit d'un point de vue vraiment structurel et algorithmique sur la polarisation. En fait, à partir du moment où ce qui est le plus visible, c'est ce qui va faire le plus de polarité, c'est-à-dire ce qui va créer le plus de réactions par définition, presque tout l'espace numérique est construit sur ça, c'est quand même un de ses rouages principaux, qu'on le veuille ou non. C'est d'ailleurs pour cela qu'il y a, dans les projets européens des tentatives comme intégrer des algorithmes bienveillants, c'est-à-dire essayer de mettre un maximum de visibilité sur des discours bienveillants. Mais en fait, ça ne servira à rien, dans la mesure où la structure même de l'outil repose sur la polarisation, donc en fait ce n'est presque pas possible.

Le cycle de conférences poursuivra son approche de ces enjeux au cours d'une prochaine rencontre qui se tiendra au premier semestre 2025.

Ce compte-rendu est basé sur l'enregistrement audio de la conférence.